

Colloque ANATPE

21/03/26

Intervention de Hélène David

Fondatrice du réseau Ado Sexo. Association ACPE / Agir contre la prostitution des mineurs

Je vous remercie pour votre invitation, et je voudrais d'abord dire combien ces temps d'échanges sont importants, parce qu'ils permettent de croiser les regards et, surtout, de mieux comprendre des réalités qui, bien souvent, nous échappent en partie.

J'interviens ici au nom de l'association **ACPE – Agir contre la prostitution des mineurs**, une association qui existe depuis près de quarante ans et dont l'objet a évolué au fil du temps, en même temps que le phénomène lui-même.

♦ Une évolution du phénomène nécessitant une adaptation de nos pratiques

À l'origine, notre association œuvrait contre les situations de prostitution impliquant des mineurs à l'étranger, dans des contextes de tourisme sexuel.

Depuis une quinzaine d'années, nous nous sommes recentrés sur la France face à l'évolution du phénomène : les jeunes que nous accompagnons aujourd'hui **vivent en France**, ils y sont nés ou y ont grandi, et s'inscrivent dans des parcours de vie ancrés dans notre propre société.

Cela a profondément transformé notre manière de travailler. Nous ne sommes plus face à un phénomène lointain, mais face à une réalité **proche, diffuse, parfois invisible**, qui traverse les territoires et les milieux sociaux.

♦ Des adolescents victimes qui refusent ce statut

Le premier point que je souhaite poser, c'est que les victimes que nous rencontrons sont **avant tout des enfants**, filles et garçons, en pleine crise identitaire. Le statut de **victimes** est difficile à admettre, surtout pour les plus jeunes, car le collégien victimisé est un « loser » que les autres ridiculisent.

Ainsi, ils ne se présentent pas comme victimes en attente d'aide et de protection. Ils peuvent, au contraire :

- revendiquer une forme de choix, « j'étais consentante »
- banaliser ce qu'ils vivent, du fait de la dissociation installée
- couvrir les personnes qui les exploitent, par peur ou emprise.

Car ce que nous observons, c'est une **situation d'emprise**, souvent très forte, à trois niveaux :

- une emprise affective ou par peur, mise en place par les proxénètes,
- une emprise par addictions, aux réseaux sociaux et aux substances, car les drogues servent pour la soumission chimique, la dépendance et l'installation d'une dette.
- Et pour beaucoup, une sorte d'emprise, du fait des psycho-traumatismes subis entraînant des pulsions sexuelles ou auto-agressives.

Comprendre cette triple emprise est essentiel, car elle conditionne entièrement les comportements du jeune et notre manière d'intervenir auprès de lui.

◆ Des parcours marqués par des vulnérabilités multiples

Les proxénètes et les « clients » guettent les fragilités des jeunes adolescents, voire les provoquent, notamment par la technique du « guet-apens » où l'ivresse et le viol en réunion plongeront la proie dans une sidération propice à la manipulation, ceci en moins de 24 heures.

Il peut s'agir de fragilités multiples, anciennes, mais aussi créées juste avant l'exploitation. On distinguera les fragilités dues à des événements subis et celles qui émergent lors de conduites à risques du jeune où il s'est placé en dehors du cadre autorisé par les adultes. La différence ? C'est l'impression qu'ils ont choisie. « Il ne m'a pas violée, j'avais accepté un joint ».

- Événements subis : le jeune âge en premier lieu car à 12-14 ans, les faibles capacités cognitives rendent vulnérables et crédules. Carences affectives, violences et traumatismes subis dans la famille, sur le net ou lors d'un parcours de migration, placement en protection de l'enfance, handicap, sans oublier le harcèlement sexiste subi. Entendre et lire sur le net « tu es une pute » pendant des mois prépare la victime au recrutement probable par une autre jeune.
- Vulnérabilité du fait de Conduites à risques : consommation de produits et addiction, présence sur le net précoce et envoi de nues, fugues et fêtes sans autorisation, sexualité précoce. Travailler le statut de victimes avec ces derniers nécessitera de revenir sur le début de la manipulation, pour distinguer le « faux pas » qu'ils ont fait, certes, de la stratégie d'emprise qui a été utilisée. « Il faut rentrer dans leur tête », disent les proxénètes.

Analyser ces éléments est important pour permettre le dialogue et tenter de faire bouger les lignes.

◆ Des exploiters et des techniques pour installer l'exploitation

L'installation de l'exploitation et l'emprise peut être rapide et violente, comme nous venons de le voir, mais aussi faire l'objet d'un **processus progressif**. Il y a 10 ans, le manipulateur était surtout un amoureux rencontré sur le net ou le quartier qui valorise « tu es une princesse », fait découvrir la vie nocturne, offre des drogues et fait rêver. Liberté, voyages, argent facile et gloire. Aujourd'hui, ce « lover boy » est souvent remplacé par une « copine » du proxénète, possiblement victime elle-même, qui recrute plus efficacement puisque la méfiance est moindre... ainsi que les risques judiciaires.

Dès que l'emprise est suffisante, les choses changent, « Avec 500€, tu as fait le tour », dit un proxénète. Adieu les rêves, restent la dépendance, la violence, la peur du retour vers la famille, de l'avenir, et plus encore des proxénètes qui parlent d'une dette à payer, voire d'une appartenance définitive !

Selon le moment où en est le jeune dans ce parcours, il nous faut ajuster notre propos.

◇ Parler des traumatismes, c'est avancer vers une reconnaissance du statut de victime

Un point qui me semble fondamental : les enfants exploités prostitutionnellement ont des psycho-traumatismes complexes avec tous leurs corollaires : insomnie, reviviscence, dissociation, perte d'émotions, anxiété, dépression, conduites à risques et divers troubles psychiques. Des soins spécifiques seront indispensables, quand le jeune sera prêt. Pour commencer et comme le statut de victime n'est pas accepté par le jeune et pourtant indispensable, on peut tenter une autre voie : oser dire notre colère en pensant aux personnes qui l'ont fait souffrir. « Tu ne méritais pas ça ». **Nommer l'injustice des violences**, c'est avancer doucement vers un désir de justice face aux auteurs, d'acceptation du soin ou des réponses proposées par les adultes.

Je recommande de lire le livre de Muriel Salmona « quand on te fait du mal » avec le jeune ou les parents. Cela permet d'évoquer les chocs traumatiques et leurs effets.

◆ Le rôle déterminant du numérique dans les parcours

Les agresseurs et exploiters peuvent agir au collège, dans le quartier, et souvent sur les réseaux sociaux. Aujourd'hui, le numérique occupe une place centrale dans les vulnérabilités.

Les réseaux sociaux ne sont pas simplement des outils : ils représentent **l'espace de socialisation** privilégié des jeunes, mais aussi le terrain de jeu des criminels.

Ils permettent :

- l'arrivée sournoise des prédateurs dans la chambre de l'enfant par écran interposé
- la mise en confiance par duperie
- puis le chantage, la diffusion des annonces et l'organisation des rencontres.

Même si les professionnels ne deviennent pas experts sur les usages numériques, il convient de maîtriser les codes et les logiques de ces environnements où les jeunes baignent et/ou d'oser leur demander de nous éclairer : « quels influenceurs suivez-vous ? », « à quel âge avez-vous vu du porno ? des images choquantes ? ». Ils aiment en parler.

◆ Une relation d'aide spécifique

Un autre élément central dans les situations que nous rencontrons, concerne la relation des adolescents aux adultes. Tout jeune, surtout entre 12 et 15 ans, n'exprime pas de demandes d'aide, même s'il en cherche : Il se veut autonome, revendique une liberté d'agir et une volonté de découvrir par lui-même. Plus encore ces jeunes « broyés », trahis, humiliés par d'autres et par des adultes.

Cela se traduit par :

- une défiance importante et une difficulté à faire confiance,
- une fanfaronnade, voire provocation parfois
- et parfois un rejet des dispositifs d'aide.

L'approche psycho-éducative que j'ai mise en place à ADOSEXO sur le modèle de celle validée en CJC (Consultations jeunes consommateurs), tient compte de cette difficulté. Pour créer un **lien de confiance**, nous partons de la valorisation des **compétences psycho-sociales (CPS)**, à savoir :

- la reconnaissance des **qualités** et des compétences du jeune,
- le dialogue sur les **émotions** ressentis, notamment « quand on t'a fait du mal », pour avancer sur les violences subies et les souffrances encore actives.
- Et surtout, la recherche des **motivations à VIVRE autre chose** : l'approche motivationnelle est la clef face à l'absence de demande. Redonner de l'espoir, de l'envie et de la perspective. Nous devons y croire. Ils doivent le voir dans nos yeux.

Pour ce faire, nous utilisons des jeux, surtout avec les plus jeunes. Cette **approche, dite expérientielle**, permet une valorisation du jeune et facilite sa prise de parole. Evoquer l'horreur vécue est difficile, les mots manquent.

Nous travaillons également **avec les parents** et proches de ces enfants car nous avons et aurons besoin d'eux pour soutenir le jeune au long cours. Exception faite des parents criminels, bien sûr.

Ce travail s'inscrit donc dans le temps.

◆ Des accompagnements longs et non linéaires

L'accompagnement ne suit jamais une trajectoire simple, linéaire. **Comme en addictologie**, il faut accepter que la reconstruction après la sortie de l'exploitation soit longue et terriblement difficile, tant ils font face à des troubles divers.

Ce parcours est fait :

- De retours en arrière, ruptures, disparitions et reprises de contact.
- De troubles associés, visibles immédiatement ou émergeant des années après, somatiques et psychiques.
- De problèmes relationnels et sociaux... qui ralentissent la réinsertion.

Sur les territoires, nous avons ainsi besoin de dispositifs inscrits dans la durée, et des réseaux de professionnels capables de maintenir la prise en charge et le lien, même lorsque celui-ci semble rompu.

◆ Des dispositifs à adapter. Des réseaux à renforcer entre Judiciaire, éducatif et sanitaire

Face aux difficultés et troubles des jeunes victimes, l'accompagnement nécessite l'investissement et la complémentarité de trois champs : Police / Justice, éducatif et sanitaire, dans une approche **globale**, qui prenne en compte l'âge, le moment dans le parcours d'exploitation, le contexte familial, la santé.... Ce travail en réseau est souvent à construire ou à renforcer localement, avec des disparités importantes selon les territoires.

Il nous faut aussi dépasser les logiques institutionnelles pour construire des réponses adaptées aux besoins des jeunes. Les **dispositifs sont de fait mis en difficulté** par ces adolescents qui ne s'inscrivent pas dans les solutions et cadres proposés, ou ne parviennent pas à s'y maintenir, ceci, pour les raisons déjà évoquées auxquelles s'ajoute la pression violente des proxénètes, même incarcérés.

Cela nous oblige à interroger en permanence nos pratiques et à chercher des réponses nouvelles. Le travail de sensibilisation et de formation des professionnels doit se poursuivre, pour permettre d'identifier les situations et d'y répondre de manière appropriée.

◆ Ensemble, agir précocement et durablement

Pour conclure, je dirais que notre travail repose sur un équilibre délicat, à trouver et maintenir ensemble, en complémentarité et dans la durée. Face aux éléments manquants dans les dispositifs actuels, il nous faut innover, travailler ensemble... Pour soutenir sans imposer, valoriser le jeune et ses parents, comprendre les complexités et les allers-retours... et surtout **rester présents. Donner envie de vivre, encore et toujours.**